

Number 155, Summer 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91883ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (print)

2371-3445 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Huot, G. (2019). 24. *Les écrits*, (155), 29–33.

Aujourd'hui le mari juvénile de ma mère est mort.

Cet homme, qu'elle avait aimé, lui avait fait quitter famille et confort pour une solitude imprévue, qu'elle combattrait plus tard, au travers de plusieurs années de distance parcourues et d'un océan enjambé. Elle connaissait peu de chose lorsqu'ils s'étaient mariés. Elle avait vingt et un ans à peine, et à cela s'ajoutait la nécessité de partir, de quitter cette place de l'enfant du milieu, celle de l'oubli terrible. Il fallait bien se venger, même doucement. Se marier avait donc été sa porte de sortie.

Lorsqu'elle avait annoncé à sa mère son union imminente, sous le choc, ma grand-mère s'était mise à pleurer. Puis, d'un coup, s'était arrêtée, presque en sursaut. Elle était d'une époque où la religion était le socle d'une certaine droiture. La nécessité de «se tenir» était un orgueil civilisé: en tout temps cette verticalité avait force de loi. Au mépris de la pesanteur des évènements.

---

*Il régnait parmi nous une espèce d'excitation d'avant catastrophe... Cette déclaration de guerre de 1939, nous l'attendions peut-être depuis l'enfance puisque, pour nous, l'enfant était celui qui n'avait pas à lui un temps de guerre et un temps d'après-guerre. Ainsi le 3 septembre 1939, il me semble que j'entrai dans le monde des adultes et que je sortais peut-être de l'âge de l'inutilité...*

[...]

*En novembre 1943, les Allemands opérèrent une rafle à l'Université de Strasbourg, devenue clermontoise et au cours de laquelle je fus prise comme tant d'autres.*

[...]

*Ce que j'éprouvai alors était assez étrange. Je pensais, bien sûr, à mes parents qui allaient apprendre la nouvelle le jour même. Mais assez vite, je me ressaisis. Je crois que lorsqu'on entre dans un temps difficile – et c'était le cas, car on savait à l'époque, dans nos milieux alsaciens-lorrains, l'existence de camps de concentration –, on s'installe spontanément dans une autre logique. On laisse les liens d'avant se distendre un peu pour ne pas se fragiliser et, changeant de perspective, on essaie de faire face à ce qui se prépare et qui n'est pas encore.*

[...]

*Le lendemain, nous fûmes interrogés par un officier de la Gestapo, assisté d'une Française passée à la collaboration active et qui était connue sous le nom de «Panthère», allusion à son manteau et à son rôle. C'étaient eux qui allaient décider de notre sort. Dans la queue, je notai que des camarades juifs ou ceux*

*dont le nom ou le lieu de naissance semblaient suspects étaient systématiquement orientés vers une file que je devinai redoutable.*

*Lorsque ce fut mon tour, je racontai que mon père était fonctionnaire en poste en Lorraine avant la guerre, ce qui expliquait mon lieu de naissance. La consonance française de mon nom – Liard – rendait ce pieux mensonge vraisemblable. Je ne considérais pas cette explication comme un reniement de mes origines, mais comme l'unique possibilité de me tirer de ce guépier. Je fus, en effet, orientée vers la bonne file et aussitôt partagée entre le soulagement et la tristesse à la vue de tous ces camarades, dont beaucoup ne revinrent pas.*

[..]

*La vie, pour moi, allait reprendre presque normalement.*

*La monotonie du quotidien nous ramenait souvent à des tâches de survie : aller d'une queue à l'autre dans un marché désert pour quelques rutabagas improbables ou quelques sacs de charbon en ayant toujours l'impression de les prendre à d'autres. Cette pénurie, quand on l'a derrière soi, inscrit en nous des traces ineffaçables, qui expliquent peut-être des réactions apparemment incompréhensibles en période d'abondance.*

Elle a écrit ce récit des dizaines d'années plus tard, en 1991.

Un accident de cheval avait été le prétexte de cet exercice de pensée. S'asseoir et raconter son existence d'enfant née en 1924, de fille unique, de femme mariée à vingt-six ans sur une photo en noir et blanc.

Prendre le temps de revenir à ces années, à une peur, à une faim qui ne s'était jamais complètement éteinte et qui s'était transmise à ses filles, à ma mère, pour se rendre jusqu'à moi, jusqu'à mon adolescence de banlieue insipide.

La filiation de la guerre n'avait pas pris ici le visage du grand récit relayé, participant du mythe familial et des soirées où, tous réunis, attentifs, nous écoutions ces histoires alternant entre effroi et beauté. Non, ces soirées n'existaient pas ; je ne possède aucun souvenir d'une conversation où les années de guerre étaient racontées, nommées par mes grands-parents.

Ici, la filiation se taisait, elle se jouait sur nos os à toutes, indifférenciées dans cette blancheur commune.

Nos appétits étaient silencieux, à l'image des femmes que l'on nous demandait d'être.

---

Aujourd'hui j'ai appris la mort du mari de ma mère.

Qui n'est pas mon père et que je ne rencontrerai donc jamais.

J'apprends à faire le deuil de cette femme qu'elle a été auprès de lui et que

je ne pourrai jamais connaître tout à fait, au travers des mots qu'il aurait utilisés pour la décrire, elle. Ces mots exacts que j'aurais voulu lui prendre pour atteindre cette femme qui a disparu bien avant que je naisse ou même puisse être pensée à naître, ma mère étant étrangère à cette femme mariée qu'elle a été.

Aujourd'hui, je pleure une femme de vingt et un ans, rendue inaccessible, parce qu'un cancer a tué l'homme d'une soixantaine d'années qui la connaissait encore.

---

Votre rencontre n'a jamais eu lieu.

Cet endroit où vous vous recroisez n'existe pas, ce n'est pas l'aéroport, le coin d'une rue, un café, l'épicerie, la banque, la piscine, une station de métro, une route, le hall d'un cinéma.

Cette rencontre est celle que j'aimerais vous donner, épitaphe étrange que j'offre aux deux inconnus que vous êtes pour moi, toi, la fille de vingt et un ans, toi, l'homme qu'elle a aimé et qui l'a détruite.

Car au-delà des années et d'un parcours d'émigrée, ce n'est ni la distance ni le temps qui me rend inaccessible cette femme, c'est sa douleur.

---

C'est une photo prise en Grèce, le pays de tous les rêves bourgeois de mes grands-parents, le lieu d'un art de vivre et d'une histoire intellectuelle inépuisable.

C'est une photo, avec tout ce qu'elle contient de mystère où, dans ce décor lumineux, tu es une simple tache. Tu fais partie d'un rêve, d'un lieu de croyances où des milliers d'années auparavant on brûlait les os pour les dieux, leur sacrifiant ce qui ne connaît pas la dégénérescence au sein de la bête.

Cette éternité de la Grèce, son miracle, c'était le mythe de mon grand-père.

Mais ici, elle accueille ta détresse comme une carte postale ratée.

Sur la photo, c'est cette part d'immortalité qui ressort dans le saillant de tes pommettes et l'angle de tes bras : seuls nos os sont imputrescibles et pourtant tu as l'air de mourir, maman.

Et ta mère te voit prendre ce masque qu'elle reconnaît et duquel elle ne s'est jamais tout à fait remise.

De sa vie, aucune miette de nourriture ne sera jetée, au mépris de l'appétit, au mépris du refus de ses filles, au mépris de leur prise de parole, qui se fera entendre beaucoup plus tard dans l'écho de mes kilos trop légers.

Aujourd'hui, le mari de ma mère est mort, et moi je sais que l'on peut léguer une certaine absence.

Je sais également que l'on peut changer le tour de nos filiations, mais cela nécessite beaucoup de douleur.

---

Tu observes avec la plus grande attention l'évolution de tes fleurs, pot énorme mis au centre de ton balcon parisien bruyant et chaud d'un été précoce.

Du sixième étage, tu observes.

Tu es au sommet de ta tour, ni princesse ni sauvable.

Prise dans ta surdité, ta vieillesse, tu vis une liberté au travers des trajets de ta pensée. Vissée à ton siège, tu constates que les espaces et les choix qu'ils comportent ne te sont désormais accessibles que par tes souvenirs, leurs images.

Je saisis avec une certaine incertitude ton incompréhension devant des sous-vêtements qui ne sont pas blancs, ton vouvoiement constant vis-à-vis de celui qui était ton mari (sauf les rares fois où tu auras été très en colère), tes commentaires secs devant les trous dans mes vêtements : « Ça ne te dérange pas d'être mal mise à ce que je vois. »

Je t'aime malgré cela, malgré ton jugement cruel parfois, tes principes, ton injonction à « se tenir ».

Tu es d'une autre époque, avec ses valeurs, sa religion, ses convenances que je trouve contraignantes et stupides selon mes critères de jeune fille née soixante-dix ans après toi, sur un continent également plus jeune que le tien. Je constate que tu appartiens à un autre monde et partager ton appartement ne suffit plus à faire coïncider nos deux temporalités.

Tu n'entends plus, les objets t'échappent et le bain manque d'inonder la carrelage beige de ton sixième étage ; tu avais oublié que tu faisais couler l'eau.

Je suis désormais la gardienne d'un équilibre si fragile, si tendu, que je me demande où nous mènera cette danse précaire, toutes deux peu habituées à ces rôles qui nous sont dorénavant assignés.

Tu es la mère de ma mère et l'inutilité de moi-même m'apparaît.

Je te perds, tranquillement. Tu es en train de mourir.

---

Je porte les clés autour de mon cou, la bague fine à mon doigt et le chemisier à pois, gentiment déposé sur mes épaules. C'est mon armure aux jours difficiles, mes talismans précieux : je m'habille comme pour un combat. Armée.

Les clés de la maison d'été, celle aux tapisseries centenaires, vissée à ma gorge comme le rappel d'un lieu d'où je viens et où, pourtant, je n'ai vécu que des semaines d'enfance estivale.

La bague de cet amour, liée à ce mariage de vingtaine de ma mère, désormais à mon doigt. Cette bague même que tu tournais entre tes doigts lorsque tu tenais ma main.

Réflexe disparu, comme ta main, comme ta douceur.

Le chemisier qui était celui de ma grand-mère, trop gonflée de vieillesse désormais et qui, inversement, flotte sur mes clavicules : en effet, l'absence me creuse et les pois s'alignent comme des cibles multiples sur mon thorax.

J'ai beau me costumer en les lieux et les personnes que j'aime, je suis consciente que ces souvenirs épars ne rachètent en rien les départs passés et à venir. Je ne rattrape pas le temps qui s'effiloche sur ses paupières, sur mes os, sur notre histoire.

J'ai, aujourd'hui, dans la vingtaine, comme elle, lorsqu'elle s'est mariée. Je t'ai aimé à partir de mes vingt-deux ans ; toi, je ne sais pas quand cela a commencé.

Un jour, je te le promets, j'aurai dix-sept ans indéfiniment et je gagnerai alors la paix de me savoir seule et de ne pas connaître autre chose que cela.

Mais aujourd'hui, j'en ai vingt-quatre et je dois apprendre à taire l'effondrement de ce que j'ai cru palpable.

Aujourd'hui, je reconduis le silence, mais je le veux, cette fois-ci, sans la douleur.

---